

PARI(S) EXTRA MUROS. BANLIEUES ET IMAGINAIRES URBAINS DANS QUELQUES ROMANS DE L'EXTRÊME CONTEMPORAIN

ILARIA VITALI

*Île-de-France [...] se divise en deux anneaux: Paris, anneau central et sacré, centre de la vie civile, et Banlieue, anneau périphérique et profane, lieu de la vie sauvage.*¹

La ville de Paris a toujours inspiré les écrivains. Mais qu'en est-il des banlieues qui l'entourent? Malgré ce que l'on pourrait penser, les cités *extra muros* ont engendré, elles aussi, une littérature foisonnante. Bâties aux alentours des années 50 et 60, avec leur béton, leurs tours, leurs problèmes, ces 'quartiers sensibles' sont devenus, au tournant du nouveau millénaire, plus qu'un motif d'écriture. Entre désir de représentation et volonté de critique, des écrivains 'de banlieue', issus de l'immigration, nés ou ayant vécu dans des cités, en ont fait le décor et le sujet de leurs romans. C'est le cas, entre autres, de l'écrivain d'origine algérienne Mabrouck RACHEDI (*Le Poids d'une âme*, 2006; "Détours", in Collectif 'Qui fait la France?', *Chroniques d'une société annoncée*, 2007; *Le Petit Malik*, 2008) et de l'Algéro-Soudanais Rachid DJAÏDANI (*Boumkœur*, 1999; *Mon nerf*, 2004; *Viscéral*, 2007).

Qu'est-ce que signifie la banlieue pour ces écrivains et comment la représentent-ils? Quels sont les endroits qui entrent en jeu dans la fiction littéraire? Cette littérature qu'on appelle 'urbaine'², constitue-t-elle une nouvelle façon de voir la ville de Paris ou risque-t-elle de se renfermer sur des clichés? Dans cet article, nous proposons un petit voyage dans la (géo)graphie littéraire de la banlieue parisienne à travers les romans de quelques auteurs de l'extrême contemporain³.

¹ BESSORA, *53 cm* [Le Serpent à Plumes, 1999], Paris, J'ai lu, 2001, pp. 33-34.

² Afin d'éviter des classements labellisés cachant souvent des nuances réductrices ou dévalorisantes ('littérature de banlieue', 'littérature issue de l'immigration' etc.), nous préférons utiliser l'expression 'littérature urbaine', exploitée récemment par plusieurs critiques. Cf. Iliaria VITALI, "De la littérature beur à la littérature urbaine: le regard des Intrangers", *Nouvelles Études Francophones*, vol. 24, n. 1, printemps 2009, pp. 172-183.

³ Nous étudierons en particulier les ouvrages de deux auteurs-clé, dont l'œuvre s'est déjà imposée dans le panorama français et international: Mabrouck RACHEDI (né en 1976 et vivant à Vigneux-Sur-Seine) et Rachid DJAÏDANI (né en 1974 et qui a grandi dans la cité des Grésillons). D'autres références, notamment aux ouvrages des membres du Collectif d'écrivains 'Qui fait la France?', viendront enrichir notre réflexion.

Pour un historique de la banlieue parisienne

Depuis toujours, la périphérie de la capitale française représente dans l'imaginaire un lieu d'exclusion sociale où se trouve une population défavorisée et souvent stigmatisée. Entre Paris et sa banlieue la rupture morphologique, héritée de l'histoire, est très forte. Les enceintes fortifiées, érigées successivement au fil des siècles, marquent des lignes de délimitation géographiques aussi bien que des clivages sociaux⁴.

Selon Jean-Marc STÉBÉ⁵, la banlieue, au sens contemporain du terme, doit son développement à l'industrialisation et à l'avènement du chemin de fer. Vers la moitié du XIX^e siècle, l'espace situé entre le mur des Fermiers généraux qui délimitait Paris et les fortifications de THIERS, appelé alors la 'petite banlieue', est annexé à la capitale. En 1860, les remparts de l'enceinte de THIERS – 'fortifs', pour les Parisiens – dessinent ainsi la nouvelle frontière de la ville⁶. Au-delà, s'étend la zone de servitude *non ædificandi*, non constructible pour des raisons militaires. Sous le Second Empire, dans cet espace suburbain se développent de grands établissements industriels ainsi qu'un énorme bidonville annulaire. La banlieue est à l'époque "une ceinture noire de la misère"⁷, couverte de bâtiments précaires, où se réfugie une population "plutôt marginale, composée de chiffonniers, de modestes artisans, voire de fabricants de meubles ou d'industriels besogneux"⁸.

La vision disqualifiante que l'on avait déjà à cette époque de la zone et de ses habitants est confirmée par l'apparition du mot 'banlieusard', autrefois péjoratif⁹, et la réapparition des termes 'zoner', 'zonard', issus des contraintes militaires, re-sémantisés pour décrire la galère du siècle. Pendant tout le XIX^e siècle, "l'opinion parisienne assimile la banlieue aux faubourgs, monde indistinct où se mêlent marginalité, industries polluantes, cayennes, guinguettes et vin bon marché"¹⁰. Au début du XX^e siècle la banlieue apparaît encore comme un territoire inconnu, étranger pour les Parisiens. C'est un espace liminaire, à mi-chemin entre la ville et la campagne, qui s'urbanise et s'industrialise progressivement. La rupture morphologique entre Paris et sa banlieue devient de plus en plus marquée au cours de la première moitié du XX^e siècle. Après la première Guerre Mondiale, l'armée française vend à la ville de Paris la zone de servitude militaire *non ædificandi*, qui verra ensuite la construction des grands ensembles et du boulevard périphérique – auto-

⁴ Les quartiers les plus défavorisés se situent historiquement à l'est de la capitale, alors que l'axe du pouvoir prolonge les jardins des Tuileries, s'étendant sur l'avenue des Champs-Élysées, en passant par Neuilly, jusqu'à Saint-Germain-en-Laye.

⁵ Jean-Marc STÉBÉ, *La crise des banlieues*, Paris, PUF, 2007, p. 127.

⁶ Les villages englobés en 1860 sont Passy, Auteuil, Batignolles-Monceaux, Montmartre, La Chapelle, La Villette, Belleville, Charonne, Bercy, Vaugirard et Grenelle. Voir à ce sujet Michel PINÇON, Monique PINÇON-CHARLOT, *Sociologie de Paris*, Paris, La Découverte, 2008, p. 121.

⁷ Voir, entre autres, Jean-Marc STÉBÉ, *Op. cit.*, p. 19.

⁸ Michel PINÇON, Monique PINÇON-CHARLOT, *Op. cit.*, p. 102. Selon la même source, la zone comptait en 1926 une population de 42.000 habitants.

⁹ Voir à ce sujet Thierry PETITPAS, "De Panama à Ripa: histoire d'une rupture", *Marges linguistiques*, n. 6, novembre 2003, pp. 145-155.

¹⁰ Jean-Marc STÉBÉ, *Op. cit.*, p. 19.

route urbaine ainsi que couronne qui boucle la spirale des vingt arrondissements parisiens. Cette coupure nette, visuelle et sonore, qui marque manifestement la rupture entre la ville et sa banlieue, entraîne des conséquences d'ordre sociologique. En 1958, un décret institue les zones d'urbanisation prioritaire (Z.U.P.), qui regroupent aujourd'hui plusieurs immeubles collectifs à loyer modéré – les tours H.L.M. Fabriqués pour faire face à la pénurie de logements et pour accueillir la main-d'œuvre ouvrière, notamment immigrée maghrébine et africaine¹¹, ces quartiers suburbains deviennent vite de véritables ghettos. Dans la nouvelle "Détours", Mabrouck RACHEDI les décrit ainsi:

Les tours, les barres et toute cette lèpre, présentées comme une révolution pour les revenus modestes des années cinquante, ont été le tombeau des illusions perdues [des immigrés]. [...] Les architectes, du haut de leurs études et de leurs certitudes, construisaient des habitats psychopathogènes, criminogènes. [...] À quand le procès contre les bâtisseurs de ces quartiers concentrationnaires? Le chef d'accusation: crime contre la cité.¹²

Résultat d'une production industrialisée du logement, la topographie des cités actuelles découle d'une époque d'urbanisme 'quantitatif', où "les soucis de rapidité d'exécution, de productivité, d'industrialisation du bâtiment ont pris le pas sur la recherche de qualités architecturales, urbaines et techniques"¹³. Dans son premier roman, intitulé *Le poids d'une âme*, RACHEDI décrit à sa manière la sinistre uniformité architecturale des banlieues à travers le voyage du protagoniste du roman, l'adolescent Lounès, qui passe, presque sans s'en apercevoir, de la banlieue d'Évry à celle de Grigny:

En six minutes et seize secondes, montre en main, Lounès passe du gris d'Évry au gris de Grigny. Aspect massif, couleurs ternes, l'architecture des cités se ressemble. Comme un pied de nez, une affiche publicitaire de trois mètres sur quatre de L'Express annonce "Banlieue, le nouvel Eldorado". Lounès regarde autour de lui, se carresse le menton et sourit.¹⁴

La description de la médiocrité générale des tours est une donnée développée par plusieurs auteurs, qui condamnent sans appel les constructeurs de ce genre de bâtiments. "Comment pouvait-on construire aussi moche?"¹⁵ se demande Roman Stern, protagoniste du

¹¹ Cela explique pourquoi les écrivains nés en banlieue sont souvent issus de l'immigration, notamment maghrébine et africaine.

¹² Mabrouck RACHEDI, "Détours", in Collectif 'Qui fait la France?', *Chroniques d'une société annoncée*, Paris, Stock, 2007, pp. 85-86.

¹³ Jean-Marc STÉBÉ, *Op. cit.*, p. 43.

¹⁴ Mabrouck RACHEDI, *Le poids d'une âme*, Paris, Lattès, 2006, p. 28.

¹⁵ Samuel BENCHETRIT, *Récit d'un branleur*, Paris, Julliard, 2000, p. 90.

roman *Récit d'un branleur* de Samuel BENCHETRIT. Et il renchérit: "J'avais honte pour ces architectes et leurs ensembles mobiliers"¹⁶. En 1971, le ministre de l'équipement et du logement, Olivier GUICHARD, recommande enfin l'abandon de la construction des barres et des tours de logement, accusées d'avoir engendré un habitat invivable.

Et pourtant, "quelle que soit l'image négative dont ces lieux sont affublés, et indépendamment des difficultés éprouvées et des stratégies mises en œuvre pour assumer cette image, les cités de banlieue sont également, si étonnant que cela puisse paraître, des lieux de naissance, d'enfance et de souvenirs, objets de fantasmes et d'imaginaire pour beaucoup d'adolescents"¹⁷ et pour beaucoup d'écrivains, ajouterions-nous.

Les auteurs 'urbains' brossent souvent de cette manière le portrait d'un univers criminel et pauvre, mais aussi très riche en codes et en créations artistiques et linguistiques. Un univers qui a ses points de repères géographiques bien précis.

La tour

Dans les 'quartiers sensibles', les tours semblent constituer un véritable haut lieu de sociabilité. C'est là que des choses ordinaires et extraordinaires se passent, car, comme l'affirme le romancier Mohamed RAZANE – chef de file du Collectif 'Qui fait la France?' – la tour "c'est tout un cinéma"¹⁸. Ce bâtiment est caractérisé par son élévation. Pourtant, la projection de l'édifice sur le plan vertical n'évoque pas la puissance ou la richesse, mais plutôt la standardisation, le danger ou pire le désarroi, le toit des tours étant souvent le tremplin des suicides, comme le montre Rachid DJAÏDANI dans son dernier roman, *Viscéral*:

La cité est cartographiée comme un champ de bataille, les tours, les rues, les allées, les places ont été rebaptisées par les faits divers. [...] la tour des Castors s'est changée en tour Ben Omar, du nom d'un suicide que la solitude et la détresse ont conduit à se jeter du haut de son bloc. Depuis la mode est lancée, certains n'hésiteront pas à se défenestrer pour immortaliser de leur blaze le pied d'un hall.¹⁹

¹⁶ *Ibid.*

¹⁷ David LEPOUTRE, *Cœur de banlieue. Codes, rites et langages*, Paris, Odile Jacob, 2001, pp. 51-52.

¹⁸ Mohamed RAZANE, *Dit Violent*, Paris, Gallimard, 2006, p. 78.

¹⁹ Rachid DJAÏDANI, *Viscéral*, Paris, Seuil, 2007, p. 17.

D'autres auteurs arrivent même à transformer la verticalité de la tour de banlieue en véritable obsession. C'est

le cas de la nouvelle "Détours" de Mabrouck RACHEDI, où Hassan, un livreur de pizzas affecté par une étrange pathologie, à savoir l'obsession des tours, essaie de faire d'innombrables détours pour fuir leur laideur. De toute évidence, cette pratique l'amènera à livrer ses pizzas en retard et, qui plus est, à devenir la risée des autres équipiers livreurs et à déclencher la haine du propriétaire de la pizzeria *Da Angelo*. Les tours, jamais nommées au cours de la nouvelle et toujours définies 'elles', font ici l'objet d'une véritable personnification et obligent à reformuler la question du rapport ontologique de l'homme avec la tour. Cependant, le protagoniste n'arrivera pas à résoudre cette relation conflictuelle et à chasser ses cauchemars. "Qu'est-ce que j'allais leur expliquer? Qu'elles m'obsèdent? Qu'au milieu d'elles, je suis emmuré vivant?"²⁰, dit-il. Incapable d'expliquer aux autres son délire de persécution, il se verra obligé de démissionner. Ce n'est que dans la chute de la nouvelle qu'il arrive à nommer les tours, en dressant un véritable réquisitoire contre ces bâtiments qui peuplent les cités de banlieue, et qui ont transformé son avenir en un horizon bouché:

Les sept tours de ma cité, trente étages, quarante mètres de haut, je les hais, je les vomis. Elles m'ont élevé aux mamelles de la laideur. Ces géantes hideuses bouchent mon horizon, mon avenir. Comment croire au beau quand son antonyme est omniprésent? Un océan de bitume c'est ma lucarne sur le monde.²¹

Les tours H.L.M. représentent donc parfaitement le sentiment de marginalisation vécu par les habitants des cités: par la dégradation du cadre, le manque de qualité des matériaux employés, la détérioration des espaces communs, ces constructions incarnent la disqualification sociale. Et pourtant, ces bâtiments catalysent aussi la sociabilité des locataires. Notamment le hall, un endroit crucial qui entre souvent en jeu dans la fiction littéraire. Dans les romans pris en examen, certaines constantes semblent caractériser ces endroits communs, qui déploient toujours la même scénographie: les murs sont remplis de graffitis, l'ascenseur est toujours en panne, les étages dégringolent, les rampes sont 'ornées' de caoutchouc noir et de gribouillis. Point de transit et d'occupation provisoire, le hall pourrait bien incarner à première vue ce que Marc AUGÉ définit un non-lieu, à savoir un espace qui ne peut se définir ni comme identitaire, ni comme relationnel, ni comme historique. Les halls des tours H.L.M. suggèrent pourtant une pluralité

²⁰ Mabrouck RACHEDI, "Détours", in *Op. cit.*, p. 84.

²¹ *Ibid.*

d'images, d'où l'affectivité n'est pas exclue. BENCHETRIT y rattache pour sa part une certaine convivialité, qui constitue d'après lui une spécificité des tours de banlieue. Le hall ou le bas de la tour sont en effet les lieux privilégiés de la rencontre avec les copains, les jeunes du quartier, le clan. Dans le hall, le protagoniste du roman de RAZANE, *Dit Violent*, voit défiler toute une procession: travailleurs sociaux, éducateurs, conseillers en économie sociale et familiale, îlotiers, mais surtout les gens du quartier, qui fuient l'exiguïté de leurs appartements où "il n'y a nulle place pour l'intimité"²². Car, au-dessus du hall, commence à se déployer ce que RAZANE appelle le "poulailler"²³: un immeuble de vingt étages à raison de six appartements par étage, compte, en effet, cent vingt-six familles à partir du rez-de-chaussée.

Au-dessous de la tour, les caves semblent représenter le côté le plus obscur des cités. Rattachées au mythe ancestral de la descente aux Enfers, ces espaces souterrains sont représentés dans plusieurs romans comme des endroits sinistres, où la mort et le désespoir guettent les personnages. Il suffit pour cela de penser aux *Chroniques de l'asphalte* de Samuel BENCHETRIT ou encore à *Boumkæur* de Rachid DJAÏDANI. Dans ses *Chroniques*, BENCHETRIT raconte la mort d'un copain dans une cave, une mort qui ressemble à beaucoup d'autres: "Combien de types sont morts d'overdose dans les caves des cités H.L.M. On avait beau se défoncer sur les toits des immeubles, on finissait toujours par mourir au sous-sol"²⁴. Chez DJAÏDANI, dans un même ordre d'idées, le bunker évoqué par un jeu de mots dans le titre (*Boumkæur*) est précisément la cave d'une tour, où est enfermé le protagoniste au cours du roman. L'ouvrage relate en effet l'histoire du jeune Yaz, kidnappé par un mec du quartier, le redoutable Grézi, qui l'enferme dans le souterrain d'une tour H.L.M. pour demander une rançon à ses parents.

Motif récurrent des épopées grecques, la descente aux Enfers est l'une des épreuves qualificatives les plus décisives dans la formation du héros. Pendant ses jours de captivité, Yaz écoute le récit de la vie de Grézi et le transcrit dans un roman. L'écriture devient ainsi la seule voie possible pour sortir du bunker, mécanisme narratif qui met en branle l'histoire, ainsi que métaphore de la situation critique des cités parisiennes.

²² Mohamed RAZANE, *Op. cit.*, p. 79.

²³ *Ibid.*

²⁴ Samuel BENCHETRIT, *Chroniques de l'asphalte*, 2/5, Paris, Julliard, 2007, p. 157.

La 'dalle' et le centre commercial

La palette métaphorique des cités est donc très riche. Elle nous montre des lieux souvent rattachés au désespoir, au manque d'un avenir, voire à l'incommunicabilité, mais aussi, comme on l'a vu, à une certaine sociabilité. Si la cité est souvent perçue comme un ghetto²⁵, il ne faut pas oublier qu'elle a aussi ses espaces de convergence, des lieux socialisés et socialisateurs, qui entrent en jeu dans la fiction littéraire. Construction culturelle, le territoire est approprié et réinventé par ses jeunes habitants, surtout en ce qui concerne les espaces interstitiels, à savoir ceux qui se trouvent entre le domaine public et le privé : "Aux Quatre-Mille comme ailleurs, les adolescents occupent de manière systématique les squares, le 'mail', les aires de jeu pour les enfants, les terrains de sport [...]"²⁶.

Parmi ces espaces de sociabilité, nous trouvons tout d'abord la place du quartier. Appelée autrefois 'placarde', comme le rappelle PETITPAS, elle est devenue dans la culture urbaine 'la dalle'. Lieu de rencontre où l'on peut "tchatcher"²⁷ ou s'amuser, elle constitue un point de repère majeur chez les jeunes des cités. Cet espace fédérateur se lie parfois au centre commercial, qui paraît souvent chez les auteurs 'urbains': près de l'Agora, une place d'Évry, se situe le centre commercial Évry 2, qui revient dans plusieurs textes faisant figure de point de rencontre²⁸. Nouveau 'temple' des quartiers sensibles, le centre commercial impose ses rituels, ses idoles, ses divinités, beaucoup plus que les mosquées ou d'autres édifices religieux, espaces généralement absents de la fiction littéraire, où ils n'apparaissent qu'à l'arrière-plan, réservés aux parents ou aux membres plus âgés de la famille.

L'érotisme manifeste et le pouvoir affabulateur de la publicité entrent ainsi en jeu dans la fiction. Thème obsessionnel repris dans plusieurs textes, la publicité fait l'objet d'un jeu d'attirance et de répulsion sophistiqué, qui repose finalement sur le conditionnement et les réflexes passifs. Sachant que le comportement économique du consommateur est passif, plutôt que rationnel ou conscient, le centre commercial se sert essentiellement de la technique du matraquage, à savoir la répétition d'un mot dans un message publicitaire, d'un slogan ou d'une affiche dans un temps relativement court ou un espace restreint. Ainsi, les écrivains enregistrent, dans leurs ouvrages, la polymorphie des slogans publicitaires, et les intègrent dans le cadre littéraire afin d'évoquer malicieusement leur pouvoir séducteur, ou bien pour le conjurer.

²⁵ D'autres appellations sont également présentes: si autrefois on parlait de 'quartiers souffrants', de 'zone' ou de 'cité', le territoire de la banlieue défavorisée est appelé aujourd'hui 'téci' (verlan de 'cité') ou 'tess'.

²⁶ David LEPOUTRE, *Op. cit.*, p. 55.

²⁷ Introduit en français à travers l'argot algérois en 1959, le mot 'tchatche' vient de l'espagnol 'chacharear', bavarder. Dans le langage des cités, il a pris une couleur particulière pour indiquer l'habileté locutoire, qui implique "une pratique des combats oratoires rituels ou ludiques, une maîtrise linguistique, une intelligence des situations, de l'imagination, bref, de l'éloquence" (David LEPOUTRE, *Op. cit.*, p. 237).

²⁸ "Des zonards traînent à l'Agora, des grappes se forment dans le centre commercial Évry 2". (Mabrouck RACHEDI, *Le Poids d'une âme*, cit., p. 47).

D'une part, les auteurs reproduisent sur la page ce matraquage tout en le critiquant; d'autre part, ils se servent de cette technique la transposant au niveau littéraire, en employant, entre autres, des phrases courtes et pronominales, des répétitions, des jeux de mots et des slogans, un rythme saccadé et parfois rimé.

De plus en plus, les écrivains 'urbains' semblent s'approprier la ville par un procédé sérigraphique, qui consiste à reporter mécaniquement les images en les réduisant à leurs traits essentiels. Issue de l'industrie publicitaire, la sérigraphie dépouille l'image de ses détails. La représentation sérielle, à la fois constatation/contestation de la société de consommation et du pouvoir de la publicité à son intérieur, convoite l'attention du lecteur. Par ailleurs, cela ne fait que souligner un certain désir d'une culture *fast food*, simple et accessible. Les personnages des romans 'urbains', dont la représentation est souvent 'stylisée', travaillent chez Quick, portent des baskets Nike Requins et traînent dans les hypermarchés qui "dégueul[ent] leur profusion à la face des pauvres et où les petites minettes venaient déambuler, en minijupe ou jeans serré, entre copines, pour passer le temps qui, sinon, ne passait pas très vite"²⁹. Malgré leur apparence dorée, ces centres commerciaux cachent aussi leurs côtés obscurs:

Le poumon économique bat de l'aile comme une poule atteinte par la grippe aviaire. De nombreux commerçants ont déserté leurs enseignes pour cause de braquages à répétition, de rackets à profusion et de surtaxes étatiques. Arme au poing, le boucher hallal fait de la résistance, le marchand de babioles asiatiques s'est agrandi, il a racheté les murs du buraliste mort suicidé. Le boulanger vend son pain derrière une vitre pare-balles. Le pharmacien distille ses cachetons sous protection rapprochée.³⁰

Le mirage de la consommation et d'une richesse à laquelle les habitants des cités n'ont pas toujours accès, finit par transformer les centres commerciaux en lieux de braquage. Les personnages y cherchent leur échappatoire individuelle. "Il s'agit le plus souvent de la quête du 'coup' (cambriolage, trafic) qui permette de s'arracher à la fatalité des grands ensembles"³¹, ce qui nous mène au prochain lieu-clé.

²⁹ Karim AMELLAL, "Vagues à l'âme", in Collectif 'Qui fait la France?', cit., p. 21.

³⁰ Rachid DJAÏDANI, *Op. cit.*, p. 26.

³¹ Erik NEVEU, "La banlieue dans le néo-polar: espaces fictionnels ou espaces sociaux?", *Mouvements*, mai 2007, <http://www.mouvements.info/La-banlieue-dans-le-neo-polar.html> [consulté le 9 octobre 2009].

La prison

L'un des endroits les plus sombres dans la cartographie littéraire des cités parisiennes est sans aucun doute la prison. "Si les anciens redoutaient ou se vantaient d'avoir connu les cachots parisiens de la *Lorcefé* (prison de la Force) ou de Sainte-Pélagie (Sainte-Pélagie), leurs successeurs parlent maintenant de *Rifleu* (Fleury-Mérogis, 1983). La prison est toujours plus loin du centre de la capitale, mais toujours aussi près de la population qu'elle est censée héberger"³². Même quand elle n'est pas présente dans la diégèse des romans, elle est toujours citée, même de manière fugace, en demeurant une *figura in absentia* constante; c'est le lieu où se trouvent les frères, les pères, les cousins, ou bien les amis des personnages principaux de l'histoire. L'importance de cet endroit dans les codes de la zone se lit entre autres dans la richesse lexicale qui lui est consacrée: prison, taule, placard, mi-tard, trou, zonzon, zon... l'argot des cités est particulièrement riche dans ce domaine.

Selon DJAÏDANI, "La taule est devenue un passage, un rite initiatique, une circoncision invisible, une marque de fabrique: tu n'appartiens pas au clan si tu n'as pas goûté à la gamelle"³³. Cela ne fait qu'engendrer un circuit vicieux, en entraînant les personnages dans une spirale de violence: "La zonz' est l'école du crime, elle transforme l'innocent en bête sauvage et l'enrage lorsqu'il prend conscience de cette justice au service du plus riche"³⁴.

Dans le roman *Le poids d'une âme* de RACHEDI, la prison constitue le décor d'une bonne partie du texte, même s'il s'agit d'une prison située au cœur de Paris, la Santé. Le protagoniste du roman, l'adolescent Lounès, y est emmené, accusé à tort d'être un terroriste. Dans *Viscéral* de DJAÏDANI, Lies, lui aussi un jeune des 'quartiers chauds', donne des cours de boxe pour les détenus d'une prison de banlieue, qui sera un endroit crucial pour le déroulement de l'intrigue³⁵. La description du centre pénitencier qui y est amorcée frappe le lecteur par sa dureté:

Dans le couloir de l'infirmerie la queue est longue, sur une civière un détenu vient ôter les dix points de suture de son anus visité par un codétenu, un toxico gobe sa méthadone, un galérien se fait recoller les veines taillées la veille. Dans le labyrinthe pénitencier, Lies reste électro-choqué lorsqu'il aperçoit au bout d'un couloir une quinzaine de rats sans numéro d'écrou traverser l'aile du grand quartier.³⁶

³² Thierry PETITPAS, art. cit., p. 151.

³³ Rachid DJAÏDANI, *Viscéral*, cit., p. 55.

³⁴ *Ibid.*, p. 45.

³⁵ C'est en effet ici que Ouasine, le frère de Shéhérazade, personnage féminin principal, se suicide, ce qui fera chavirer, par la suite, la vie de Lies.

³⁶ Rachid DJAÏDANI, *Viscéral*, cit., p. 45.

Pour sa part, RACHEDI renverse le propos, en traçant une comparaison étonnante entre prison et cité: “Lounès examine la cellule de 9 mètres carrés, elle ressemble à sa chambre, l’odeur des pieds d’Ahmed en moins! Et il y a Canal+! Son visage s’assombrit, et s’il avait toujours vécu en prison?”³⁷

Cette question paradoxale rend bien l’idée de la misère et de la laideur architecturale des habitations dans les cités parisiennes actuelles. On est loin des qualités essentielles de toute œuvre d’architecture indiquées par VITRUVÉ dans le *De Architectura*... loin de la *firmitas* (la solidité) et, qui plus est, de la *venustas* (la beauté).

Le R.E.R.

Notre brève incursion dans la géographie littéraire de la banlieue parisienne serait incomplète si l’on ne faisait état d’un dernier endroit qui a, lui aussi, un certain poids dans la machine narrative des romans urbains. Il s’agit du R.E.R., le réseau express régional qui relie les banlieues à la ville de Paris. Symbole du passage, ainsi que de la complexe relation entre centre et périphérie, le R.E.R. constitue un décor très exploité dans la fiction littéraire. Rachid DJAÏDANI y a situé son deuxième roman, *Mon nerf*³⁸. L’ouvrage relate l’histoire de Mounir, qui, pendant un été caniculaire, prend le train pour aller voir son ‘psy’ à Paris. Dans ce roman, l’auteur exploite le R.E.R. en jouant de façon espiègle non seulement sur sa valeur symbolique, mais aussi sur sa sonorité: de prime abord, le titre du roman, *Mon nerf*, peut se lire aussi comme ‘mon R’, la lettre R signifiant ‘R.E.R.’ dans l’argot des banlieues; par ailleurs, le symbole ® présent dans le titre *Mon ne®f* – et reproduit tel quel dans le frontispice du roman – qui est censé représenter le R.E.R., peut être lu aussi comme le symbole de marque déposée et donc comme gage d’authenticité de l’auteur qui s’en sert. La crédibilité demeure une valeur fondamentale pour ces auteurs, qui puisent souvent dans leur vécu. C’est aussi dans un train R.E.R. que DJAÏDANI situe une partie de son premier long métrage, *Sur ma ligne*, couronné par une mention spéciale à la Biennale du cinéma arabe de 2006. L’auteur s’y filme pendant l’écriture de son deuxième roman, qui se déroule en partie – inutile de le préciser – dans un R.E.R. Une réponse provocatrice envers l’institution littéraire parisienne, qui l’avait accusé de ne pas avoir écrit de sa plume son premier roman³⁹.

³⁷ Mabrouck RACHEDI, *Le Poids d’une âme*, cit., p. 117.

³⁸ Rachid DJAÏDANI, *Mon nerf*, Paris, Seuil, 2004, p. 163.

³⁹ “Quand ils ont reçu mon manuscrit, ils m’ont dit: [...] on a un petit problème, on veut savoir une chose: [...] est-ce bien vous qui avez écrit ce livre?” (Rachid DJAÏDANI, *Sur ma ligne*, Paris, Slik Production, 2007, 55 minutes).

Malgré l'apparition du train suburbain chez nombre de ces écrivains 'de banlieue', Paris demeure une réalité lointaine, qui n'apparaît que rarement dans le tissu narratif. La capitale est perçue comme un ailleurs, un 'autre monde', d'une part comme une sorte de 'Disneyland' où aller s'amuser et d'autre part comme le champ de bataille des manifestations ou des cassages. "Il aime Paris pour ses manifs et le cassage des bouches blanches, les frapper non pas pour les faire taire mais pour qu'elles se rappellent avec douleur qu'il existe"⁴⁰ écrit Rachid DJAÏDANI, dans le roman *Viscéral*, au sujet du personnage trouble de Loudefi. Toutefois, la fréquentation de certains quartiers parisiens est un phénomène bien connu, qui revient aussi, quoique de moins en moins, dans la fiction littéraire. "De fait, le Forum des Halles, les Champs-Élysées, la Défense, Pigalle, la gare du Nord... sont aujourd'hui devenus des 'hauts lieux' de la culture des rues [...]. Ces bandes exercent là leur sociabilité propre et font de ces lieux leur terrain pour des activités plus ou moins délicieuses"⁴¹. Il est cependant important de remarquer que les émeutes qui ont fait la une des quotidiens ces dernières années n'ont pas touché le centre-ville de Paris. On est loin des années 1970 et 1980, pendant lesquelles des bandes rivales revendiquant une certaine culture des gangs urbains affirmaient leur pouvoir par le contrôle symbolique de la capitale⁴².

Dans les années 1990, le lien avec Paris semble se dissoudre progressivement, et les habitants des banlieues réclament de plus en plus l'appartenance à leur cité: l'appellatif *Neuf-deux* ou *Neuf-trois* – à savoir, les débuts des codes postaux des départements des Hauts-de-Seine et de Seine-Saint-Denis, dans la banlieue nord de Paris – deviennent de véritables marques identitaires, que l'on trouve fréquemment dans les romans. Rachid DJAÏDANI décrit ainsi l'attachement des 'banlieusards' à leurs quartiers: "Pour tout l'or du monde ils n'abandonneraient leur cité teci tess, ils la revendiquent dans leur façon de respirer, de penser, de la raconter. La tess est la fondation de ce qu'ils sont, plutôt mourir que la quitter"⁴³.

Ce rapport ambivalent a été souligné par plusieurs critiques, dont Christian BACHMANN ou David LEPOUTRE⁴⁴. D'une part, le quartier stigmatisé "dégrade symboliquement ceux qui l'habitent, et qui, en retour, le dégradent symboliquement"⁴⁵; d'autre part, les habitants de la zone, surtout les jeunes, y ont passé l'essentiel de leur existence et s'y inscrivent complètement: "il leur faut par conséquent assumer pleinement l'image de la cité"⁴⁶.

⁴⁰ Rachid DJAÏDANI, *Viscéral*, cit., p. 74.

⁴¹ David LEPOUTRE, *Op. cit.*, p. 74.

⁴² Voir à ce sujet l'article d'Abdelkrim BRANINE, "Gangs of Paris: 'il ne peut en rester qu'un'", *Respect Magazine*, 1^{er} janvier 2008, <http://www.respectmag.com/node/1155> [consulté le 9 octobre 2009].

⁴³ Rachid DJAÏDANI, *Viscéral*, cit., p. 8.

⁴⁴ Christian BACHMANN, "Jeunes et banlieues", in Gilles FERRÉOL (dir.), *Intégration et exclusion dans la société française contemporaine*, Lille, Presses Universitaires de Lille, 1992, pp. 128-154, et David LEPOUTRE, *Op. cit.*, notamment la première partie, "Forme et cadres de sociabilité".

⁴⁵ Pierre BOURDIEUX, "Effets de lieux", in *La misère du monde*, Paris, Seuil, 1993, p. 167.

⁴⁶ David LEPOUTRE, *Op. cit.*, p. 47.

Banlieues: périphéries ou nouveau centre?

Les espaces urbains et suburbains se transforment donc, dans la (géo)graphie littéraire des romans analysés, en symboles hypertrophiques, qui s'allient de manière intrinsèque au sentiment d'acceptation ou de refus de la société. Liées à la critique sociale opérée par les écrivains, les descriptions des tours, des barres, des places et des quartiers, signalent les rapports de force entre centre et périphéries. Ainsi, l'analyse de quelques romans 'urbains' de l'extrême contemporain nous offre une représentation de la ville de Paris de plus en plus "duale"⁴⁷: d'un côté de la métropole, les quartiers favorisés habités par les membres des couches élevées de la hiérarchie sociale; de l'autre côté, les espaces *extra muros*, peuplés par les groupes sociaux marginalisés, qui forment de plus en plus de *gated communities*⁴⁸.

Non plus rattachée à la réalité sociale parisienne, la cité demeure pour les personnages des romans une sorte de base, de forteresse, voire de patrie; elle est souvent le seul espace urbain véritablement possédé, décrit et raconté. Cette division sociale de l'espace ne fait qu'accroître la crainte de l'autre, au point d'aboutir parfois à la "paranoïa sécuritaire"⁴⁹. D'après STÉBÉ, les cités, "ces territoires paupérisés à la lisière des villes serviraient de réceptacles à tous les maux dont souffre notre société: lieux symboliques de la crise sociale, ils incarneraient la souffrance et la misère, l'exclusion et la 'fracture sociale', la violence et le ghetto, l'échec urbanistique et la médiocrité architecturale"⁵⁰. Par ailleurs, l'ambivalence des sentiments et des attitudes à l'égard de la banlieue qui ressort des romans étudiés est flagrante: d'une part, la cité est condamnée, sa représentation est rattachée au désespoir, à la relégation, à la violence et au manque d'un avenir; d'autre part, elle constitue une marque de reconnaissance identitaire très forte, caractérisée par des codes comportementaux, artistiques, ainsi que par des pratiques langagières bien précises. Il n'est pas anodin que dix écrivains de la banlieue parisienne aient décidé de fonder un collectif au nom très éloquent: 'Qui fait la France?'. Un nom ambivalent aussi – on peut le lire 'kiffer la France?', où le verbe 'kiffer' signifie 'aimer' – qui met en exergue les problèmes des immigrés et des enfants d'immigrés, de l'intégration de ces banlieues si proches de la capitale, mais si éloignées d'elle.

Ces espaces périphériques semblent cependant avoir toutes les chances de devenir de nouveaux centres, car

⁴⁷ Sur le concept de "ville duale" voir Jean-Marc STÉBÉ, *Op. cit.* Rappelons, en passant, que cette "ville duale" ne manque pas de rappeler la structure des villes coloniales au Maghreb ou dans d'autres colonies françaises, dont les quartiers des 'dominants' étaient nettement séparés de ceux des 'serviteurs'.

⁴⁸ Voir à ce sujet Edward SOJA, *Postmetropolis. Critical Studies of Cities and Regions*, Oxford, Blackwell, 2000, p. 464.

⁴⁹ Jean-Marc STÉBÉ, *Op. cit.*, p. 7.

⁵⁰ *Ibid.*, pp. 3-4.

l'habitat 'concentrationnaire' des cités est aussi à l'origine de nombreuses créations artistiques, ainsi que langagières, la zone étant le lieu de naissance d'un langage foisonnant qui ronge le récit littéraire et en émaille la structure. Il s'agit de ce que les linguistes ont appelé "français contemporain des cités"⁵¹, un sociolecte constitué d'un mélange d'argot classique, de verlan et d'emprunts aux langues arabes, tziganes et africaines, qui s'oppose aux normes standardisées de la 'langue légitime' de l'Hexagone et devient une véritable bannière de la mixité sociale des cités. Les quartiers chauds constituent ainsi l'un des cadres par excellence d'une littérature réaliste de critique sociale, supportée par un langage nouveau. Paradoxalement, la 'crise des banlieues', question sociale majeure au tournant de ce nouveau millénaire, s'est avérée productive pour de nombreux écrivains, qui, armés de leurs "plumes de bitume"⁵², semblent vouloir lancer un nouveau Pari(s): une autre image de la ville, ainsi qu'un défi littéraire, social et culturel.

⁵¹ Voir à ce sujet les études de Jean-Pierre GOUDAILLIER, dont nous ne citerons ici que l'essai-dictionnaire *Comment tu tchatches! Dictionnaire du français contemporain des cités*, Paris, Maisonneuve et Larose, 1997, p. 288.

⁵² Nous exploitons l'expression de Rachid DJAIDANI dans l'épigraphe du roman *Mon nerf*, cit., "À nos plumes de bitume, qui seront les Montblanc de demain."